

cependant reportée beaucoup plus loin dans le temps, avec une première large diffusion liée au processus de néolithisation par dispersion graduelle des groupes d'agriculteurs parlant une forme d'indo-européen : pure hypothèse certes, dont on peut aussi se passer, mais qui a pour avantage (non explicite) de concevoir une vaste aire dialectale potentiellement (mais non exclusivement) indo-européenne suffisamment haut dans le temps (résultat concret d'un tel processus de diffusion), au sein de laquelle se seraient ensuite développées diverses cultures en contact mais distinctes : ce que l'on trouve de culturellement commun chez les différents peuples de langues indo-européennes (ou même d'autres groupes linguistiques) à leurs entrées respectives dans l'histoire résulterait ainsi de processus divers qui se sont produits sur une longue période et un vaste espace, traits communs « archaïques » d'une certaine façon mais qu'il est assurément vain de vouloir ramener à quelque protoculture unique primitive (surtout que les plus notables de ces traits renvoient clairement à des phénomènes – société à chefferies, nomadisme pastoral – relativement tardifs). Sur toutes ces questions, on ne peut ici que renvoyer au magistral ouvrage épistémologique critique de l'archéologue Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Seuil, 2014. 1 vol., 739 p., 19 tableaux et cartes (La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle). Prix : 27 €. ISBN 978-2-02-029691-5, lequel, peut-on l'espérer, permettra aux études indo-européennes, qui ont accumulé quantité de résultats notables à travers une comparaison rigoureuse des données linguistiques ou plus généralement culturelles, de repartir sur de nouvelles bases plus réalistes quant à l'interprétation et aux explications des correspondances constatées.

Christophe VIELLE

Pierre CARLIER, Charles DE LAMBERTERIE, Markus EGETMEYER, Nicole GUILLEUX, Françoise ROUGEMONT & Julien ZURBACH (Ed.), *Études mycéniennes 2010. Actes du XIII<sup>e</sup> colloque international sur les textes égéens, Sèvres, Paris, Nanterre, 20-23 septembre 2010*. Pise-Rome, Fabrizio Serra Editore, 2012. 1 vol., XXVIII-611 p. nombr. fig. (BIBLIOTECA DI « PASIPHAË », 10). Prix : 280 €. ISBN 978-88-6227-472-2.

Le 13<sup>e</sup> colloque international sur les textes égéens est le second à avoir eu lieu en France, après le colloque de Gif organisé à l'initiative de M. Lejeune au lendemain du déchiffrement du linéaire B. C'est pour s'inscrire dans la tradition inaugurée par M. Lejeune que les actes du treizième colloque s'intitulent *Études mycéniennes 2010*. Leur publication a été endeuillée par le décès de Pierre Carlier, survenu un an après le colloque qu'il a activement contribué à organiser. Les actes sont dédiés à sa mémoire. Les contributions réunies sont classées en trois sections, « nouveaux textes et instruments de travail », « épigraphie et histoire », et « langues et écritures ». Elles sont précédées de notices relatives à l'organisation du colloque et d'une liste des abréviations. Elles sont suivies d'une conclusion dans laquelle Fr. Bader rend hommage à M. Lejeune et à « l'esprit de Gif », du compte rendu de l'assemblée du CIPEM, et d'un index. La première section s'ouvre avec le *Rapport 2006-2010 sur les textes en écriture hiéroglyphique crétoise, en linéaire A, et en linéaire B* (M. Del Frio), qui s'inscrit dans la lignée des rapports publiés depuis 1986. Il est suivi du premier rapport sur les écritures chypro-syllabiques du premier et du second millénaire

(M. Egetmeyer, A. Karnava, M. Perna). Le rapport annonce notamment la parution prochaine du premier volume des *Inscriptiones Graecae* consacré aux inscriptions chypriotes du premier millénaire. Sont ensuite présentés les premiers documents en linéaire B de Laconie (V. Aravantinos, A. Vasilogamvrou), de Thessalie (E. Skafida, A. Karnava, J.-P. Olivier), et d'Iklaina en Messénie (C.W. Shelmerdine). Les documents thessaliens et laconiens prouvent que ces régions appartiennent bien à la *koinè* mycénienne. Le fragment d'Iklaina, contemporain des premiers textes en linéaire B de Pylos, témoignerait d'un état ancien de l'administration palatiale, mal documenté à Pylos même. L. Godart et J.-P. Olivier exposent les résultats du travail accompli pour rééditer les tablettes de Pylos : L. Godart montre que de nombreuses erreurs dans les éditions de référence et dans les raccords proposés par J. Melena ont pu être identifiées ; J.-P. Olivier démontre que l'étude paléographique des textes de Pylos est à reprendre presque entièrement. Ils précisent notamment que PY Tn 316 a été rédigée par deux scribes différents, et comporte l'idéogramme d'un métal qui n'avait jamais encore été identifié, et qui pourrait représenter l'argent. A. Sacconi présente le supplément à paraître destiné à compléter son *Corpus delle iscrizioni vascolari in Lineare B*, ainsi que les conclusions de son étude paléographique des inscriptions sur vase en linéaire B. Enfin, F. Aura Jorro expose les problèmes rencontrés pour mettre au point un index des références numériques du linéaire B. Les deux autres sections rassemblent diverses contributions, en majorité consacrées aux documents en linéaire B. A. Bernabé défend l'hypothèse selon laquelle *to-pa-po-ro-i* signifierait « aux porteurs de cordes », et TH Av 101 enregistrerait une distribution de céréales à des individus portant une corde au cours d'une cérémonie culturelle. Prenant comme exemple l'étude des noms propres dans les séries L-, M. Civitillo signale que les textes de Cnossos ne permettent pas d'affirmer que les anthroponymes grecs sont réservés à l'élite, et les autres, aux couches inférieures de la société. R. Duev veut témoigner de l'ancienneté des cultes des déesses *di-wi-ja* et *e-ra* à travers l'examen des mentions religieuses dans les documents de la pièce aux tablettes de char de Cnossos. Y. Duhoux présente l'ensemble des textes rédigés par les scribes responsables des « mini-tablettes » de la pièce aux tablettes de char, et conclut qu'elles sont liées à la conscription militaire et à l'organisation de la cavalerie. R. Firth cherche à expliciter les mentions *pe-ko-to*, *mi-ja-ro*, *e*, et *pa* (KN Ln 1568), ainsi que les proportions entre les quantités de laine enregistrées. A. Franceschetti examine les idéogrammes du linéaire B censés représenter des vases de banquet, et émet des hypothèses quant aux matériaux utilisés pour les fabriquer. D. Nakassis montre, à partir des enregistrements de la série An de Pylos, que l'administration palatiale a pu recruter des soldats ou de la main-d'œuvre de manière indirecte, par l'intermédiaire d'un haut fonctionnaire. S. Nikoloudis suggère que les personnes associées aux propriétés enregistrées dans la série Ea de Pylos sont impliquées dans l'industrie locale du tannage du cuir. M.-L. Nosch fait le point sur les connaissances acquises concernant la fabrication des textiles dans le bassin égéen, et présente les logogrammes de textiles du linéaire B, comme des « idéogrammes archéologiques », avec variantes, occurrences, et commentaire épigraphique. T. G. Palaima réfléchit sur les conditions du maintien du pouvoir dans le royaume pylien. R. Palmer propose une synthèse générale sur les cervidés dans le bassin égéen à l'Âge du Bronze, et suggère notamment que le cerf n'était pas toujours abattu pour ses cornes, et que les cerfs des tablettes Cr de Pylos ont vraisem-

blement été livrés au palais vivants, peut-être pour être sacrifiés lors d'une cérémonie. C. Shelmerdine montre que l'étude de la provenance exacte des empreintes de sceaux de Pylos permet de mieux comprendre le fonctionnement de l'administration palatiale ; elle propose un catalogue détaillé des documents étudiés. Selon C. Varias García, le miel enregistré dans les tablettes Fs et Gg de Cnossos a été offert à des divinités, soit directement, soit à travers un intermédiaire. La section « langues et écritures » comporte deux études sur les syllabaires chypriotes ; deux auteurs analysent la fonction des sématogrammes du linéaire B ; les autres contributions sont consacrées aux formes verbales, à l'étymologie des noms, à la phonologie et à la sémantique du grec mycénien. D'après L. Dubois, le digamma non étymologique à l'initiale de certaines formes verbales attestées en *IG V 2, 262* reflète le préverbe présent dans le mycénien *u-wo-qe-we*, et qui signifie « encore ». M. Egetmeyer suggère que le plurilinguisme est sans doute déjà présent à Chypre au deuxième millénaire. Selon J. L. García Ramon, *a-pi-e-qe* (TH Fq 254[+]255) serait l'aoriste sans augment d'une forme à deux préverbes, qui signifierait « raconter, mentionner » ; les aoristes sans augment mycéniens ne seraient pas des indicatifs, mais des injonctifs soulignant un constat ; le théonyme *di-ri-mi-jo* (PY Tn 316) pourrait se rattacher à  $\delta\alpha\mu\acute{o}\varsigma$ , « piquant, perçant », ou peut-être au nom du bois,  $\delta\alpha\upsilon\mu\acute{o}\varsigma$ , et *di-ri-mi-jo* aurait été assimilé à Apollon. Afin de comprendre l'expression « Hermès Areias » (PY Tn 316), N. Guilleux examine les caractéristiques d'Hermès et d'Arès, et commente le mythe où Hermès est venu en aide à Arès, enfermé dans un vase. Selon D. Kölligan, *po-no-qa-ta*, *a-no-ze-we*, et *da-i-pi-ta* sont des anthroponymes guerriers, et signifieraient respectivement « qui a souffert au combat », « qui pousse les hommes au combat » ou « qui a l'impulsion guerrière », et « qui a confiance au combat » ou « qui inspire la confiance au combat ». Ch. de Lamberterie rend hommage à P. Chantraine et rappelle que le mycénien et le grec alphabétique s'éclairent mutuellement : l'anthroponyme *ko-pe-re-u*, de la racine du verbe « couper », se serait, après l'élimination des labiovélares, confondu avec l'anthroponyme évoquant le nom de l'excrément ; *o-po-re-i*, attesté dans les nouvelles tablettes de Thèbes, signifierait « à celui du sommet de la montagne », et *me-to-re-i*, de la même racine, « à celui d'Entremonts » ; *me-to-re-ja-de* serait l'allatif du toponyme « Entremonts ». V. Petrakis étudie les monogrammes et suggère que les Mycéniens ont pu abandonner la graphie phonétique au profit d'un retour à une graphie idéographique. Selon P. M. Steele, il est possible que la célèbre inscription chypriote qui mentionnerait un certain Opheltas témoigne davantage de la diversité des syllabaires chypro-minoens que du développement d'une écriture servant à noter le grec. R.J.E. Thompson justifie la pertinence de l'emploi du terme « idéogramme » pour caractériser certains sématogrammes. A. Morpurgo-Davies rappelle l'intérêt et les limites des études de phonologie mycénienne, et revient sur les problèmes que posent le *z-*, les phonèmes notés par les signes *nwa*, *dwe* et *two*, et les consonnes palatalisées. F. Waanders établit un catalogue des formes verbales mycéniennes, classées par mode et par temps, avec leurs occurrences et des commentaires sur leur valeur aspectuelle ; il précise quels éléments pourraient faciliter l'identification des formes verbales mycéniennes. Les actes du 13<sup>e</sup> colloque international sur les textes égéens consistent donc des avancées majeures, comportent des mises au point d'autant plus précieuses qu'elles sont accompagnées de catalogues complets et

détaillés, et ouvrent des perspectives nouvelles relatives à des problèmes anciens ou plus récents.

Karine RIVIÈRE

James Noel ADAMS, *Social Variation and the Latin Language*. Cambridge, Cambridge University Press, 2013. 1 vol., xxii-933 p., 3 ill. n/b. Prix : 110 £. ISBN 978-0-521-88614-7.

Après un ouvrage de plus de huit cents pages consacré à la diversification géographique du latin (cf. mon compte rendu dans *AC* 78 [2009], p. 368-372), J.N. Adams renouvelle son tour de force en publiant un livre de même dimension sur la variation sociale de la langue de Rome. Il s'agit donc du second volet d'un diptyque, ou plutôt du troisième panneau d'un triptyque, si l'on tient compte du maître-livre publié en 2003 *Bilingualism and the Latin Language* (cf. mon compte rendu dans *AC* 73 [2004], p. 378-381), d'ampleur équivalente (836 pages). Comme toutes les langues en général, le latin est l'objet de variations selon la classe sociale des locuteurs. Pétrone a donné une belle illustration littéraire de ce phénomène en mettant en scène des affranchis qui parlent un latin correspondant à leur statut social. Les langues romanes sont généralement considérées comme les héritières du latin dit « vulgaire ». Toutefois, des études le prouvent, les changements linguistiques ne viennent pas seulement du bas de la société. Certaines modifications ont pour origine le haut du spectre social. Cet ouvrage retrace l'histoire d'un nombre important de développements qu'a connus le latin durant le processus de transformation vers les langues romanes en insistant sur le niveau social dans lequel les changements sont intervenus. Il est en grande partie fondé sur les méthodes d'analyse de la sociolinguistique qui ont pris leur essor à partir des années 1960 et fait usage, en particulier, du modèle mis au point par W. Labov, qui a étudié la stratification sociale de l'anglais dans la ville de New York (1966). Divisée en huit parties, l'étude comporte une trentaine de chapitres spécialisés, consacrés chacun à un sujet spécifique relatif aux principaux développements phonologiques, syntaxiques, lexicaux et morphologiques qui apparaissent dans l'histoire de la langue latine. Conçu dans une perspective diachronique (depuis la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., avec les fragments d'Ennius et les écrits de Plaute, jusqu'à l'époque du proto-roman, c'est-à-dire vers le début du VIII<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), l'ouvrage est une histoire sélective de la langue latine, spécialement du latin de l'époque tardive. – La première partie (*Introduction*) rassemble une série de notions, à commencer par l'appellation, très discutée, « latin vulgaire » (p. 7-27), à propos de laquelle Hilla Halla-aho (*What Does "Latin" Mean? A Terminological Pamphlet*, dans M. Leiwo-H. Halla-aho-M. Vierros (Eds), *Variation and Change in Greek and Latin*, Helsinki, 2012, p. 13-23) a naguère proposé une mise au point très nuancée. Les sources sont également présentées avec beaucoup de détails : (1) les grammairiens en général et des textes plus particuliers, comme l'*Ars de barbarismis et metaplasmis* de Consentius ; (2) certains Pères de l'Église qui, comme Césaire d'Arles (470-542), sont conscients de la nécessité de s'adresser au peuple *simplici sermone* ; (3) des textes ou des parties de textes dans lesquels un écrivain éduqué fait le portrait du latin des groupes sociaux inférieurs, comme c'est le cas des affranchis dans la *Cena Trimalchionis* de Pétrone ; (4) des textes non littéraires (inscriptions,